



“ #18

ÉTUDIANTES ET SUGAR DATING

”

RÉALITÉS, ENJEUX ET
PISTES POUR LE TRAVAIL SOCIAL

Mars 2026

Une publication de la Fédération des Services Sociaux
Auteurice : Célestine Thunus

LES CAHIERS DE LA RECHERCH'ACTION

En janvier 2025, la Fédération des Services Sociaux (FdSS) et l'asbl Entre 2 Wallonie débutaient une recherche sur le travail social, la cyberprostitution et le milieu étudiant. La présence sur internet de l'activité prostitutionnelle – qui s'est renforcée et accélérée au moment de la pandémie du Covid – a profondément modifié les pratiques de travail social, lesquelles se déploient aujourd'hui en ligne plus qu'en rue et dans les lieux classiques de prostitution (bars, vitrines, salons de massage, etc.). S'interrogeant sur les enjeux de posture et sur les nouveaux espaces numériques de rencontre – qui répondent tous à des scripts singuliers et règles précises – Entre 2 a sollicité la cellule recherch'action de la FdSS pour explorer le lien entre travail social et cyberprostitution et, en particulier, les pratiques qui en dérivent comme celle du *sugar dating* dans le milieu étudiant. L'équipe de recherche, plurielle, composée d'un service psycho-médico-social spécialisé dans l'accompagnement des personnes qui sont en lien avec l'activité

prostitutionnelle, d'une cellule de recherche travaillant depuis plusieurs années sur les questions d'accès aux droits de ce public spécifique et d'une étudiante, Célestine Thunus, réalisant son mémoire de sociologie (ULB) sur le *sugar dating* en Belgique francophone et son stage à la FdSS, a permis la mise en œuvre d'un protocole de recherche original et efficace. Ce cahier témoigne du travail empirique et d'analyse. Il aborde les questions liées au *sugar dating* et à la prostitution étudiante au départ d'entretiens semi-directifs menés auprès de 13 étudiantes (ou anciennes étudiantes) ayant une expérience de travail du sexe via internet, escorting ou *sugar dating*, ainsi que l'observation de deux sites internet de *sugar dating* et des discussions en ligne avec des clients de ces plateformes.

Les entretiens ont été réalisés suite à des messages diffusés sur des plateformes en ligne et à des appels à témoignages collés dans les toilettes de six universités et hautes écoles en Belgique francophone. En moins d'un mois, 17 mails ont été reçus grâce aux affiches présentes sur les sites étudiants. Sur les 13 personnes interrogées, 11 viennent de Bruxelles, une du Hainaut et une de Liège, elles ont entre 18 et 30 ans (l'âge médian étant à 22 ans). Par ailleurs, 3 d'entre elles sont blanches et 8 sont racisées (et 2 entretiens ont eu lieu en ligne sans caméra).

Le premier cahier, publié en novembre 2025 dans le cadre de cette même recherche, revient, quant à lui, sur les pratiques d'un travail social adapté à la cyberprostitution.

TABLE DES MATIÈRES

ÉDITO	6
INTRODUCTION.....	9
1. PROSTITUTION ÉTUDIANTE , <i>SUGAR DATING</i>, <i>ESCORTING</i> : DE QUOI PARLE-T-ON ?	11
Prostitution étudiante	12
<i>Sugar dating</i> et <i>escorting</i>	14
2. LE <i>SUGAR DATING</i> : UN ÉCHANGE ÉCONOMICO-SEXUEL	18
Construire une relation « authentique »	19
L'argent comme implicite	21
Une relation ambiguë	26
Des rapports d'âge et de genre hétéronormés.....	27
Reconnaitre le <i>sugar dating</i> comme un travail sexuel, émotionnel et relationnel	30
3. RÉFLÉCHIR À UN ACCOMPAGNEMENT PSYCHO-MÉDICO-SOCIAL	34
CONCLUSION	38
BIBLIOGRAPHIE	39

ÉDITO

La pitié, l'enthousiasme ou la réprobation sont les réactions les plus courantes lorsqu'on aborde la thématique de la prostitution. Les personnes qui pratiquent le sexe tarifé sont taxées d'être des victimes à sauver (y compris d'elles-mêmes, selon certains discours abolitionnistes), on les suspecte ou, au contraire, elles intriguent.

Sujet hautement pétri de considérations morales et de curiosité, il demeure compliqué de l'aborder sous un angle qui dépasse sa simple condamnation ou au contraire sa célébration. De ce fait, les personnes qui pratiquent l'activité échappent difficilement à la réduction de leur identité à celle de prostituée, travailleuse du sexe (TdS), escort. C'est pourquoi, et cela a été très documenté (Armstrong and Fraser, 2020 ; Comte, 2010), la plupart n'en parle pas ou très peu à leur entourage.

C'est peut-être encore plus particulièrement le cas des étudiantes (et étudiants) qui pratiquent le *sugar dating*, notamment parce que cette activité conjugue deux mondes qui paraissent symboliquement opposés – celui de la prostitution (associé au « bas de l'échelle ») et celui des études supérieures (associé au « haut du panier »).

Dans un tel contexte, il apparaît tout autant fondamental et périlleux d'aborder la question des conditions d'exercice du *sugar dating* parce qu'elles demeurent en effet invisibles, invisibilisées et peu prises en compte.

C'est un exercice **périlleux**, tout d'abord, de parvenir à rendre visibles les stratégies que mettent en place les étudiantes qui le pratiquent et les coûts que représentent pour elles cette activité sans alimenter sa condamnation et soutenir son abolition. En d'autres termes, il est compliqué de parler du caractère pénible de la prostitution (étudiante) - car elle peut effectivement

l'être, pas forcément là où on s'y attend – tout en exigeant de considérer ces enjeux comme « matières à traiter » plutôt qu'à condamner.

Par ailleurs, et sans doute plus spécifiquement que pour certaines autres formes de prostitution, les réalités du *sugar dating* – puisqu'il met en contact des femmes (parfois des hommes) très jeunes et des clients plus âgés – renvoient à des univers illégaux comme celui de la pédophilie, de l'inceste ou de la traite des êtres humains. Cette association peut favoriser une position ferme sur le caractère intolérable du *sugar dating*, la reléguant encore plus lourdement dans les tabous de la société.

C'est pourtant aussi **fondamental** car, comme pour tout champ où l'on met les pieds dans une volonté d'aider, il s'agit avant tout de comprendre pour ajuster les pratiques. Dans ce cas-ci particulièrement, les bonnes intentions ne suffisent pas et peuvent même entretenir la stigmatisation et empêcher l'accès aux droits et aux aides. Il faut donc pouvoir rendre compte de ce que suppose et exige concrètement la pratique du *sugar dating* pour saisir ce qui lui est spécifique, ce qui ne l'est pas, pour pouvoir cartographier les pistes d'action à soutenir. En quoi est-ce une activité pénible et pourquoi est-ce pratiqué ? Quelles sont les protections possibles et sur quels aspects ? Quelles spécificités doit-on soigner dans la posture du travailleur ou travailleuse de première ligne si on veut penser l'accueil de ce public au sein des services étudiants ou autres ?

C'est bien cet exercice fondamental et périlleux qu'a mené Célestine Thunus, étudiante en dernière année de sociologie à l'ULB¹. Tout d'abord, elle est parvenue à se rendre familière aux personnes concernées par le *sugar dating*, entre autres parce que, comme elles, elle partage le fait d'être une femme, jeune et étudiante. Par ailleurs, elle a pu subir par procuration le processus de stigmatisation qu'engendre le sujet car l'évocation même de sa question de recherche crée, très souvent, du malaise, de la curiosité, du jugement – « vraiment, ce n'est pas anodin de se prostituer ».

¹ L'enquête fait également l'objet de son mémoire de master en sociologie (sortie prévue en juin 2026).

Ce faisant, le travail de Célestine Thunus permet de situer le débat non pas prioritairement à l'échelle des sexualités et de l'intimité (chez les jeunes), mais bien à celle de la précarité. Comme le rappelle Jean-Michel Chaumont, « les emplois dans lesquels les individus peuvent se donner corps et âmes sans risquer de s'y brûler les doigts sont sans doute réservés à une minorité de privilégiés » (Chaumont, 2003, p.155). Parmi eux, les étudiants et étudiantes sont peut-être parmi les plus mal lotis, et celles (et ceux) qui pratiquent le *sugar dating* le font, comme décrit dans ce cahier, pour payer leurs études, leur kot, parfois même, de quoi manger.

Ce cahier appelle à ouvrir les yeux et les oreilles à ces étudiantes (et étudiants) pour qu'elles puissent trouver, si elles le désirent, des espaces sécurisés d'échanges entre elles et avec des professionnels de la santé et du social, pour faire diminuer les risques auxquels elles font face et pour que la société réduise les angles morts qu'elle génère et dont elle est, dans sa fonction providentielle, responsable.

Lotte Damhuis et Charlotte Maisin
cellule *recherche action FdSS*

INTRODUCTION

Pendant longtemps, l'accompagnement psycho-médico-social destiné aux personnes qui sont en lien avec la prostitution² s'adressait principalement au public de rue, et celui présent dans les lieux physiques dédiés (au moins partiellement) à la prostitution. Aujourd'hui, les pratiques prostitutionnelles ayant lieu en ligne (*sexcamming*, envoi des photos et vidéos, etc.) ou par l'intermédiaire d'internet se sont multipliées et les services sociaux ont vu leur travail de réduction des risques s'adapter, notamment via les « *ma-raudes virtuelles* »³.

Composer avec l'environnement numérique du travail du sexe repose la question des modalités et des enjeux du travail social, mais

également celle des publics auxquels celui-ci s'adresse. La cyberprostitution se caractérise par une forme de privatisation, c'est-à-dire le « déplacement d'une série de pratiques de l'espace public vers la sphère privée » (Bergström, 2020, p.159). Les espaces d'interaction sont disponibles à distance, depuis chez soi, et rendent la pratique prostitutionnelle plus accessible. Celle-ci est donc exercée par des profils socio-économiques plus larges, comme les travailleuses du sexe (TdS) de « classe moyenne » (Bernstein, 2007) et le public étudiant (Maes, 2017 ; Clouet, 2008 ; Dequiré, 2011).

Les nouvelles formes de cyberprostitution⁴ modifient les modalités d'exercice de celle-ci, les

2 Le public et le sujet font généralement l'objet de deux types d'appellations : prostituées/prostitution et travailleurs et travailleuses du sexe (TdS)/travail du sexe. Ces différentes appellations se réfèrent à des univers idéologiques différents. Dans ce cahier, nous choisissons, à des fins pragmatiques qui suspendent expressément le débat éthique, moral, philosophique sur la question, d'utiliser les deux appellations.

3 Voir le cahier de la recherche-action #17 « L'aller-vers en terrain de cyberprostitution ».

4 On désigne ici : « se prostituer sur » internet (le *sexcamming*, interactions en ligne, échange de photos, appels par téléphone, etc.) ou « se prostituer via » internet (l'*escorting*, le *sugar dating* : utiliser internet pour arranger des rendez-vous en personne).

manières de l'envisager, l'activité en elle-même et les risques qui lui sont associés. De plus, elles sont davantage invisibles et invisibilisées, particulièrement quand les plateformes ne sont pas explicitement dédiées à la prostitution et quand le public concerné n'est pas celui traditionnellement associé à celle-ci. Parmi ces nouvelles formes de cyberprostitution, on retrouve le *sugar dating* (et l'*escorting*), majoritairement pratiquées par des jeunes femmes et des étudiantes. Fondamentalement, le *sugar dating* semble d'abord témoigner d'un travail précaire de ces jeunes femmes indépendantes et/ou isolées. Loin des « relations de luxe » mises en avant par certains sites, plusieurs témoignent de la précarité de l'activité : revenus peu stables, peu fiables et pratique effectuée de manière isolée.

Ces situations sont souvent reléguées dans un angle mort du travail social, que ce soit pour les services sociaux destinés au public TdS ou au public étudiant. L'enjeu de ce cahier est donc de se rendre compte et de « mettre à plat » ce dont on parle, notamment quand on évoque le *sugar dating*, pour que le travail social puisse ensuite s'y adapter.

La première partie de ce cahier a pour but de revenir sur les différentes appellations « prostitution étudiante », « *escorting* » et « *sugar dating* », qui peuvent être confondues et qu'il convient donc de différencier. La deuxième partie sera consacrée à la description et l'analyse des relations dans le *sugar dating*, dans le but de décrire les réalités auxquelles sont confrontées les personnes concernées. Pour finir, nous reviendrons sur le rôle que pourraient jouer les services sociaux, ainsi que sur les risques spécifiques liés à la pratique du *sugar dating*. ▶

1. PROSTITUTION ÉTUDIANTE, SUGAR DATING, ESCORTING : DE QUOI PARLE-T-ON ?

Lorsque l'on aborde ces sujets, il semble important de réfléchir aux mots que l'on utilise et aux objectifs qu'on poursuit. Deux aspects sont à prendre en compte : d'une part, la manière dont les personnes concernées se nomment elles-mêmes et nomment leur pratique, et d'autre part, la manière dont nous pouvons désigner cette pratique afin de comprendre de quoi il s'agit.

En se penchant sur le premier aspect, nous avons constaté que

la majorité des personnes interrogées ne s'identifiaient pas aux termes généralement associés à leur activité (tel que « prostituée », « travailleuse du sexe » ou « escorte »). Pour désigner leur pratique, la majorité utilisait l'appellation « *sugar dating* »⁵, mais très peu d'entre elles se désignaient comme étant une « *sugar baby* ». Elles percevaient davantage leur pratique comme quelque chose qu'elles *font* et non comme quelque chose qu'elles *sont*⁶. Par ailleurs, elles ne qualifiaient pas

5 Sur les 13 personnes rencontrées, 10 femmes disaient avoir une expérience de *sugar dating*.

6 Cette distinction n'est pas spécifique aux TdS ayant une pratique de *sugar dating* (voir notamment : Lévy & Lieber, 2010). En effet, beaucoup de personnes ayant une pratique de sexe tarifé ne se nomment pas spécifiquement « travailleuse du sexe » ou « prostituée ». L'activité est notamment pratiquée par beaucoup par intermittence, de manière temporaire et/ou en complément d'autres revenus de travail précaires.

non plus les hommes rencontrés de « client »⁷ et ne parlaient pas des rendez-vous comme étant « une passe ».

PROSTITUTION ÉTUDIANTE

La « prostitution étudiante » était le point de départ de cette recherche mais cette appellation nous paraît désormais devoir être questionnée. Bien qu'elle permette de nommer une réalité souvent mise sous le tapis, cette désignation comporte des faiblesses. D'une part, seule une minorité des personnes interrogées désignent leurs pratiques comme relevant de « la prostitution » (et ce faisant on risque tout simplement qu'elles ne se sentent pas concernées)⁸. Par ailleurs, cette appellation peut être

Chaque appellation véhicule des représentations particulières, qu'il convient de prendre en compte afin de mettre en lumière certains aspects de la pratique, déceler les réalités afférentes et au final, les risques qui y sont liés.

utilisée dans un but de choquer ou de faire réagir – car elle lierait deux notions perçues comme incompatibles – davantage que pour comprendre la pratique et en saisir les réalités concrètes.

En effet, et pour comprendre en quoi l'appellation est chargée, il faut revenir sur les difficultés de l'utilisation du mot « prostitution ». Comme notamment mis en avant par Paola Tabet (2004), ce mot est intrinsèquement lié à une connotation moralement négative, est

idéologiquement chargé et renvoie à une catégorie spécifique et stigmatisée : « les prostituées » - ces femmes précaires, objet de mépris et de crainte (Tabet, 2004). Par ailleurs, quand on utilise le mot « prostitution », tout le monde semble savoir *a priori* exactement de quoi il s'agit, et c'est bien ce qu'il convient ici de remettre en question. Plutôt que de décrire un phénomène de prostitution étudiante, cette recherche se penche plus spécifiquement sur un type de prostitution - souvent appelé « *sugar dating* » - au sujet duquel les représentations varient et qui semble, au vu de notre facilité à rencontrer des personnes concernées, non marginal.

S'il n'est pas marginal, c'est que parler de prostitution étudiante permet de mettre en avant la précarité étudiante francophone belge. Il est documenté que plus une population (étudiante) est précarisée, plus les pratiques de rencontres et de sexe tarifés se multiplient (Maes, 2020 ; Damhuis & Maisin, 2022). En effet, toutes les étudiantes interrogées disent

effectuer cette pratique pour des raisons financières : cela a permis à Mayssa⁹ de payer son minerval, à Adelina de s'acheter son ordinateur, ou encore à Asma de payer son kot. Plusieurs d'entre elles effectuent leur pratique de travail du sexe de manière irrégulière, et aucune d'entre elles ne compte arrêter ses études pour l'effectuer à temps plein. Leur pratique d'un travail du sexe est justement liée à leur situation particulière d'étudiantes ; c'est-à-dire devoir travailler à côté de son horaire d'étudiante, être jeune et sans diplôme. De plus, la grande majorité d'entre elles ont un (autre) job étudiant à côté. Cela témoigne de la précarité du travail étudiant proposé en Belgique, qui est trop irrégulier, difficilement compatible avec les études et insuffisamment rémunérateur.

En Belgique, l'enseignement se massifie sans pour autant se démocratiser, et les inégalités socio-économiques se transforment en inégalités académiques (Girès, 2024 ; Maes, 2017). Ces inégalités socio-économiques sont aussi liées à des enjeux « d'inégalités

⁷ Nous avons tout de même fait le choix d'utiliser le mot « client » pour désigner les hommes qu'elles ont rencontrés et ceux à qui nous avons parlé sur les plateformes de *sugar dating*.

⁸ Les 3 personnes qui désignaient leur pratique comme étant de la prostitution étaient celles qui utilisaient la plateforme Quartier Rouge (site explicite de sexe tarifé).

⁹ Tous les prénoms mentionnés sont des pseudonymes.

proprement ethnoraciales, souvent peu documentées par manque de données, et alors ramenées à la dimension socio-économique. » (Girès, 2024, p.17). Rappelons que la plupart des personnes interviewées dans le cadre de cette recherche sont racisées.

L'enseignement reste largement imprégné d'une idéologie méritocratique qui justifie la reproduction de ces inégalités (Maes, 2017). De plus, les conditions pour bénéficier

d'une aide restent restrictives et l'ampleur de ces aides est souvent insuffisante pour répondre aux difficultés financières et matérielles des étudiants et étudiantes (Girès, 2024 ; Maes, 2017)¹⁰. Parler de précarité étudiante permet ainsi de mettre en avant la part de « responsabilité collective » dans le développement des « prostitutions étudiantes » (Maes, 2017), et dans le fait que de plus en plus d'étudiants et étudiantes acceptent des jobs étudiants précaires.

SUGAR DATING ET ESCORTING

L'*escorting* désigne un échange de services sexuels et/ou « d'accompagnement » contre une rétribution à la suite d'une prise de contact par internet (Mathieu, 2015, p.61 ; Lennes, 2022). Le mot anglais désignait à l'origine un ensemble

de services (sexuels et d'accompagnement) proposés par des agences, des annonces de magazines et des lignes téléphoniques. Aujourd'hui, ce type de prestation se trouve principalement sur internet et les services proposés sont

majoritairement sexuels (Lennes, 2023).

Le *sugar dating*¹¹ désigne une relation contre compensation financière entre un homme plus âgé (le « sugar daddy » ou, moins fréquemment, une femme « sugar mommy ») et une femme plus jeune (la « sugar baby » ou, moins fréquemment, un jeune homme) (Daly, 2017 ; Gunnarsson & Strid, 2023 ; Lavoie Mongrain, 2024). Le *sugar dating* peut donc être compris comme un type d'*escorting*, une niche à l'intérieur de celui-ci. Tandis que le premier implique toujours une recherche – de la part des clients – d'une relation plus large que sexuelle, l'*escorting* peut se réduire à une transaction sexuelle sans pourtant exclure d'autres attentes. Les personnes concernées distinguent l'*escorting* du *sugar dating* par des critères qui peuvent leur être propres, pas nécessairement partagés par toutes.

Asma : « Pour moi, l'*escorting*, c'est plus à l'heure ou au rendez-vous. Le *sugar dating*, c'est plus sur ... faire semblant d'une relation. Alors que l'*escorting*, c'est très clair que y'a pas de relation, dans le *sugar dating* tu dois quand même parler aux personnes, etc. »

Lune : « Ma définition serait que l'*escorte*, c'est une personne qui se fait payer beaucoup plus cher que la prostituée qui est dans les bois et qui se fait payer 15 balles. Donc, c'est vraiment ton niveau de revenus et un peu la niche sur laquelle tu te positionnes. Moi, c'est plus, quand même, les mecs qui sont prêts à mettre beaucoup d'argent et qui veulent avoir des discussions aussi, genre, pas que du sexe. Et qui veulent avoir l'impression qu'ils sont en date. Ce qui n'est pas le cas, mais c'est un peu un package, un peu plus complet que juste du sexe. »

Ce qui différencie principalement le *sugar dating* de l'*escorting* sont les plateformes utilisées. Celles qui proposent de l'*escorting* sont

10 À ce titre, le rapport de la Fédération des Etudiant.e.s Francophones (2023) met notamment en avant le fait que plus d'un.e étudiant.e sur deux rencontre des difficultés à acheter de quoi manger, que 76.5% des jobistes travaillent pour payer leurs études, et met en garde sur le fait qu'un.e étudiant.e qui n'a pas suffisamment de ressources financières voit ses chances de réussite se réduire. Cette étude corrobore les analyses de Maes (2017) et Girès (2024).

11 Le « sugar » est un terme issu du slang anglais, c'est un euphémisme qui signifie « argent » (Daly, 2017).

explicitement dédiées au sexe tarifé (comme *Euro Girls Escort* ou *Quartier Rouge*). Sur celles-ci, il n'y a pas besoin de se créer un compte pour avoir accès aux différents profils, on peut voir des photos explicitement sexuelles, une description complète du physique, des prix exacts, une liste des pratiques acceptées et il y a la possibilité de mettre une note et un commentaire.

Les plateformes de *sugar dating*¹², quant à elles, se caractérisent par une euphémisation où le sexe et l'argent ne sont pas explicitement mentionnés. Ces plateformes se présentent comme destinées à créer des relations « de luxe » ou « mutuellement bénéfiques ». Dans le cadre de cette recherche, nous avons observé deux de ces plateformes (*Finding* et *Paydates*)¹³. Sur la première page de celles-ci, on peut voir des photos d'endroits luxueux, d'hommes plus âgés avec une femme plus jeune, dans de

belles voitures, etc. Il faut ensuite se créer un profil pour y avoir accès et passer par un processus de vérification d'identité. Une fois le compte créé, il faut payer un abonnement pour envoyer des messages mais l'abonnement n'est pas nécessaire pour répondre à ceux-ci, cela permet de faire payer les clients. Chaque utilisateur et utilisatrice dispose d'un profil similaire à ceux que l'on trouve sur les applications de rencontres : une ou plusieurs photos de soi accompagnées d'un texte de présentation. Contrairement aux sites d'*escorting*, les profils ne peuvent pas contenir de photos explicitement sexuelles, ni mentionner de pratiques sexuelles ou des tarifs. Tout est conçu pour ressembler à une application de rencontre classique, avec en filigrane une dimension financière via l'utilisation de termes tels que « aide », « bénéfices mutuels », « relation de luxe ». Ces plateformes sont destinées à être utilisées à l'international. Une grande partie des profils sont donc

en anglais. Elles se présentent également comme principalement dédiées aux rencontres hétérosexuelles entre hommes plus âgés et femmes plus jeunes. Cela était bien le cas pour les étudiantes ayant une expérience de *sugar dating* rencontrées : elles avaient toutes entre 20 et 24 ans et expliquaient rencontrer des hommes âgés de 30 à 60 ans. Le *sugar dating* est également présent sur des plateformes n'y étant pas directement destinées : site pour rencontres extra-conjugales, applications de rencontres, ou encore les réseaux sociaux.

Mayssa « *Ou alors, je trouve d'autres applis de rencontres normales, genre Bumble et tout. Mais, en général, si un homme plus âgé vient m'approcher, je pense qu'il a déjà en tête le fait qu'il devrait me payer ou m'aider financièrement.* »

Le point commun entre les appellations *sugar dating* et *escorting* est qu'elles peuvent être considérées comme des euphémismes qui donnent un côté plus attractif et plus « glamour » à une pratique prostitutionnelle. Dans ce cahier, nous avons décidé de parler de « *sugar dating* », cette appellation étant, pour rappel, celle majoritairement utilisée par les personnes interrogées, et semble désigner au mieux le type de relations analysées. ▶

12 Les noms de ces plateformes ont été modifiés.

13 Il faut cependant noter que *Finding* a opté pour un changement de marketing assez récent, elle ne se présente plus comme un site de *sugar dating* et prétend même interdire ce type de relations. *Finding* serait maintenant une plateforme uniquement dédiée aux « rencontres de luxe ».

2. LE SUGAR DATING : UN ÉCHANGE ÉCONOMICO-SEXUEL

La notion d'échange économique-sexuel a été développée par l'anthropologue Paola Tabet (2004) pour désigner les relations hétérosexuelles qui impliquent une compensation financière de la part de l'homme pour un service (sous différentes formes, comprenant une accessibilité sexuelle) fourni par la femme. Il s'agit ici de changer le regard qui sépare la sexualité vénale de celle qui ne l'est pas, pour mettre en avant un continuum avec d'un côté les échanges économiques-sexuels les plus légitimes – le mariage – et de l'autre, les relations intimes où la rétribution financière est explicite et donc stigmatisée – la prostitution.

L'échange économique-sexuel est un concept qui paraît pertinent car il permet de pointer le continuum sur lequel les relations de *sugar dating* se situent : entre l'explicitement et l'implicitement sexuel, entre l'explicitement et l'implicitement transactionnel, entre la relation de service et la relation romantique. C'est une même relation qui peut être perçue comme légitime car s'apparentant à une relation de couple « normale », et être perçue comme illégitime car s'apparentant à une relation de service (de prostitution).

CONSTRUIRE UNE RELATION " AUTHENTIQUE "

Le premier espace d'interaction ou de rencontre est celui des plateformes numériques. Dans certains cas, l'enjeu consiste à directement organiser un rendez-vous, mais dans d'autres, la relation reste uniquement en ligne. Cléa expliquait, par exemple, qu'elle préférerait entretenir des relations uniquement par messages ou appels, et lorsqu'elle voyait les clients en personne, il fallait qu'une relation de confiance ait été établie préalablement. Alors que Lune préférerait échanger le moins de mails possible avant de voir le client en rendez-vous.

Les premiers rendez-vous (en présentiel) sont souvent effectués dans des lieux publics, généralement dans un restaurant, café ou bar. Ensuite, certaines vont chez le client, d'autres à l'hôtel. Plus rarement, d'autres types d'activités sont effectuées (balades, shopping, etc.), certaines étant également déjà parties en vacances avec un client (une semaine ou un weekend).

Plusieurs recherches sur l'*escorting* (Bernstein, 2007 ; Bigot, 2009 ; Rubio, 2021 ; Lennes, 2023) mettent en avant le fait que les relations entre escortes (et escorts) et clients ne se limitent pas à l'acte sexuel mais aussi à des conversations et des activités diverses, où les rendez-vous sont également plus longs et réguliers. Elisabeth Bernstein (2007), dans sa recherche sur les escortes de classes moyennes aux États-Unis, met notamment en avant le concept d'« authenticité limitée ». Elle décrit par ce biais les efforts des escortes pour simuler et produire des désirs érotiques chez leurs clients. Elles construisent une relation perçue comme « intime » et « authentique ». Bernstein parle également de la « girlfriend experience », c'est-à-dire une relation où l'escorte agit comme « une petite amie », où elle donne l'illusion au client d'une « réelle » relation. C'est également ce qui est ressorti des entretiens réalisés, les femmes interrogées racontaient l'importance de mettre en scène une certaine authenticité et inti-

mité dans leurs relations avec les clients.

Lune : *« Les mecs qui cherchent une étudiante, c'est pas des mecs qui cherchent une fellation en 30 secondes, dans un parc, tu vois, et du coup, ils veulent savoir que tu pourras avoir de la discussion. Et du coup, j'ai grave joué le jeu. Enfin, genre, mon texte [sur mon profil en ligne], c'est pas du tout moi, comme je suis dans la vie, mais je fais un peu la meuf toute gentille, qui explique longuement ce qu'elle aime, ce qu'elle aime pas. Et je me suis dit qu'ils cherchaient quelqu'un qui était un peu, enfin, une meuf qui était un peu elle-même dans la rencontre, un peu sincère, un peu authentique et tout, et du coup, j'ai un peu essayé d'aller dans cette niche-là, voilà, en faisant la meuf un peu facile d'accès. »*

Pour que la relation soit considérée comme authentique, il faut donc construire la dimension affective de l'échange. Il convient ainsi de mettre en scène une « relation privilégiée » où s'entretient l'idée de réciprocité, d'une « vraie » intimité construite par le désir. Vincent Rubio, dans sa recherche sur l'es-

orting masculin, constate également que « l'essor de la prostitution en ligne (ou *escorting*) a favorisé le développement de transactions conçues pour entretenir (au moins) chez les clients le fantasme d'une réciprocité sensuelle, voire l'illusion d'une romance amoureuse. » (Rubio, 2021, p.210).

Lune : *« Je sens que souvent ils ont... c'est un peu paradoxal parce que je sens qu'ils sont un peu genre amoureux mais entre guillemets parce que, comme je te le disais, ils me connaissent pas du tout, je fais la meuf et tout genre voilà. Et en même temps je sais très bien que la plupart sont mariés. [...] Mais bon je sais que souvent ils sont un peu comme ça, ils sont un peu en recherche de séduction. J'ai le sentiment que parfois ils essaient un peu d'être perçus comme le client différent, tu vois. [...] Comme souvent c'est des mecs que je connais depuis des années, ils fantasment un peu un truc euh... fin ils s'imaginent que on a un amour secret et non-dit. »*

Mayssa : *« Il m'est arrivé de rencontrer un homme que j'ai remarqué, qui était quand même un peu*

attaché à moi. Genre, il me complimentait beaucoup, sur euh mon intellect ou sur d'autres choses... il traitait un peu la relation comme si c'était une relation normale, entre guillemets. »

L'authenticité est donc mise en scène dans l'attitude à adopter, dans la manière de se présenter et d'agir, mais aussi dans les pratiques effectuées. C'est dans ce cadre que le premier rendez-vous peut être présenté comme

un « date », ou que la relation peut devenir exclusive. Les relations de *sugar dating* se déploient selon « des modalités qui empruntent en partie aux formes de mises en couple légitimes » (Cheikh, 2020, p.212). **En d'autres mots, la (prétendue) authenticité revient à déssexualiser la relation – ce n'est pas que du sexe (même si c'est toujours attendu par le client) – ainsi qu'à mettre à distance la partie transactionnelle de la relation.**

L'ARGENT COMME IMPLICITE

Outre la place donnée à la dimension affective de la relation, la recherche d'authenticité s'exprime également par la mise à distance de l'argent. Dans les relations de *sugar dating*, l'argent est un sujet à éviter et, lorsqu'il est échangé, il est souvent présenté comme destiné à payer quelque chose de spécifique. Comme décrit par Ashley Mears (2024), dans sa recherche sur les « promoteurs » chargés de recruter des jeunes

femmes pour les soirées de la jet-set américaine, « si payer pour disposer d'une compagnie féminine est socialement stigmatisé, il n'y a rien de mal à payer pour des boissons. » (Mears, 2024, p.234). Que ce soit par virement ou par cash, l'argent est plutôt présenté comme un « cadeau » ou comme une « aide », et non comme une somme exacte à payer.

Moi : « *Et du coup, ce mec-là, il t'a dit le mot sugar dating, etc. Ou il proposait des trucs ?* » // Lucie : « *Non, enfin, il propose... En fait, c'est des propositions assez... genre... C'est pas vraiment... Ils le disent pas vraiment. On parle pas de ça, en fait. On parle pas vraiment de...* » // Moi : « *Ils disaient quoi, par exemple ?* » // Lucie : « *Ah ouais, mais tiens, c'est pour t'acheter des chaussures. Ah tiens, c'est pour... , c'est toujours dévié, quoi. Je sais pas comment mieux expliquer.* »

Lune : « *Si tu peux éviter de parler d'argent, c'est bien parce que moi, je fais tout pour leur faire un peu oublier que je suis là pour la thune. [...] On parle d'argent au tout début et après, on n'en parle plus jamais. Ils savent qu'ils me virent l'argent en début de rendez-vous, mais c'est un sujet qu'on aborde le moins possible parce que c'est désagréable pour eux. Et quand il y a des circonstances qui font que t'es obligé d'en reparler, c'est compliqué pour eux. Et j'ai le cas avec plein de clients.* »

Plusieurs études constatent la mise à distance de l'argent dans les relations de *sugar dating* et d'*escorting* (Lennes, 2023 ; Rubio, 2020 ; Upadhyay, 2021 ; Lavoie Mongrain, 2024). « Diverses stratégies de contournement sont (...) déployées afin de dégager l'argent de l'*escorting* de sa signification encore trop souvent sexuelle et du stigmatisme d'une forme 'sale' de prostitution » (Lennes, 2023, p.196). Selon Rubio (2020), les clients de l'*escorting* recherchaient « l'idéal de la gratuité », c'est-à-dire l'idée selon laquelle une relation authentique doit être dénuée de tout intérêt économique. La chercheuse Viviane Zelizer (2005) s'est notamment penchée sur cette conception, largement dominante dans notre société, selon laquelle le monde économique, incarnant la rationalité impersonnelle, serait moralement incompatible avec le monde des sentiments intimes. Il s'agit d'une norme sociale intériorisée et recherchée, qui repose sur une sacralisation et une naturalisation de l'intimité, perçue comme devant rester à l'écart de la sphère économique¹⁴. Comme l'explique

Rubio, « loin de tout psychologisme, le sentiment de malaise autour du mélange entre argent et intimité est sociologiquement fondé » (Rubio, 2020, p.82).

Ce qui pose réellement problème n'est donc pas l'argent en tant que tel mais la signification qui lui est attribuée. C'est ainsi que se construit « le discours de l'aide » (Lennes, 2023) qui permet de justifier la dimension économique de l'échange, pour « réinscrire ces relations dans un spectre plus large de relations intimes impliquant une circulation de l'argent qui se dégage du stigmatisme de la prostitution » (Lennes, 2023, p.217). Ici, l'argent peut être perçu comme une conséquence de la relation et non son motif. Via l'image de « l'aide » aux étudiantes, la relation peut être considérée comme moralement acceptable. Comme l'illustre ce témoignage d'un client¹⁵ :

« Non, je préférerais qu'elles se donnent gratuitement. Mais je dois être réaliste. J'ai 52 ans et le physique qui va avec. Par contre, j'ai pu en aider deux en les hébergeant

(elles avaient chacune des difficultés pour trouver un kot), là c'est assez gratifiant. »

Plusieurs d'entre elles expliquent donc ne pas demander de l'argent directement, mais trouver des techniques pour tout de même en recevoir.

Mayssa : « *Genre là, j'ai rencontré quelqu'un qui a pu payer mon minerval cette année. Et, je ne l'avais pas dit directement. Juste, genre, en fait, il faut un peu insérer ça dans la conversation en disant 'c'est dur d'être étudiante et tout, nanana'. Et puis, comme je disais, ils ont un peu l'impression d'être un bon samaritain, comme ça. Et après, c'est eux qui te proposent de payer pour des trucs.* »

Dans ce contexte, le statut d'étudiante peut participer à mettre à distance le stigmatisme de la prostitution. Être étudiante est socialement valorisé, et signifie également que le *sugar dating* ne constitue pas une pratique professionnelle. Cela permet donc de paraître plus authentique, plus sincère dans

14 Zelizer (2005) parle de la théorie des « mondes antagonistes ».

15 Message reçu sur la plateforme *Paydate*.

la relation établie avec le client, à l'inverse de ce que feraient les prostituées.

Lune : *« En fait, souvent, ils veulent pas avoir l'impression, genre, eux, tu leur dis pas le mot prostituée, ils veulent avoir l'impression qu'ils voient une étudiante, qui, il se trouve, qu'elle fait ça un peu de temps en temps, à cause de ses études. Moi, je leur fais croire que je fais très peu de rendez-vous, et que je fais ça de temps en temps. [...] Et à une époque j'avais essayé genre, dans ma signature de mail, de mettre un lien en mode : « vous voulez me gâter ? Voici ma wishlist ». Et en fait je me suis fait insulter par un mec genre qui était en mode 'putain mais tu me prends pour qui et tout'. En fait je me suis rendu compte que ça n'allait pas dans cette image que j'essayais de donner de la meuf étudiante qui fait ça rarement. Genre là ça faisait un peu trop pro. »*

Pierre Brasseur et Jean Finez (2020) décrivent également, dans leur recherche sur les *camgirls*, cette mise en scène d'un amateurisme. **Apparaître comme quelqu'un qui n'est pas pro-**

fessionnel permet d'éloigner la relation de son aspect monétaire, pour donner l'impression au client qu'une « réelle » connexion s'établit. Lors des discussions avec des clients sur les plateformes de *sugar dating*, certains ont mentionné explicitement ne pas vouloir de quelqu'un de professionnel ou d'une escorte.

« Je ne suis pas intéressé par l'escorting mais je sais aussi que les femmes sont intéressées par l'argent. »

« Je ne suis pas intéressé par l'escorting ou les rencontres dans un hôtel comme beaucoup de gens ici, mais j'aime bien le fait de prendre soin et gâter. »

« Je cherche une personne (non professionnelle) répondant à des critères d'âge, d'éducation, physique, qui partage la même approche sur le type de relation (sui-vie), a des centres d'intérêt proches, avec laquelle il est possible qu'une réelle connexion s'établisse. »

Dans ce contexte, il faut donc avoir besoin d'argent (d'aide) mais il ne faut pas avoir l'air trop précaire

non plus, car sinon la relation se rapprocherait de la conception que l'on a de « la prostitution ». Comme l'illustre ce témoignage d'un homme sur la plateforme *Pay-dates* :

« J'ai une préférence pour les étudiantes ou les personnes qui ont un travail. Les filles au chômage qui gagnent en black via le sugar dating, ça me dérange. J'ai beau être actif sur ce site, j'ai tout de même certains principes. Celui-là notamment. Et des filles dans l'extrême dénuement, j'évite aussi. Là j'ai vraiment l'impression de profiter de leur situation, donc non. »

Il convient alors de garder l'argent comme un implicite, comme dans une relation de couple « normale ». L'enjeu étant ici d'avoir une (hétéro)sexualité acceptable

et respectable socialement, où la « norme du don masculin et du recevoir féminin » reste implicite (Cheikh, 2020).

Mayssa : *« Et, en fait, tout le job, c'est d'essayer de devenir la personne qu'ils veulent avoir à côté d'eux. Et aussi, toujours un peu agir comme si t'étais pas du tout intéressée par l'argent et tout. Ça, franchement, ça marche super bien vraiment. Pour avoir de l'argent, il faut agir comme si t'étais pas du tout intéressée par ça. Ouais, du coup, en général, j'essaie de faire comme si c'était un peu un date normal et de pas trop demander des choses et tout. Genre, de demander si on devrait payer tous les deux l'addition, alors que je sais pertinemment que je vais pas payer l'addition. J'agis un peu comme ça. »*

UNE RELATION AMBIGÜE

C'est justement le flou dans lequel ces relations se trouvent qui permet de les faire exister. Le manque de mots pour les nommer contribue à leur ambiguïté : ce n'est ni de la prostitution, ni de l'*escorting*, ni une relation de couple. Surtout sur ces plateformes, non dédiées au travail du sexe, où les tarifs ne sont pas explicitement définis et où tout ce qui a trait aux transactions sexuelles et financières est euphémisé. **Les relations qu'elles entretiennent n'ont souvent pas de limites claires, les pratiques attendues ne sont dès lors pas explicitées et l'argent non plus.**

Toutefois, cette ambiguïté est un jeu de rôle ; car pour les femmes interrogées l'enjeu est clair : il s'agit avant tout de gagner de l'argent. Elles doivent donc faire de cette relation une activité rémunératrice, tout en mimant la relation affective. Dans ce contexte, leurs attentes doivent être explicitées mais pas trop non plus. Par exemple, elles doivent faire comprendre qu'elles entretiennent cette relation en contrepartie d'une compensation

financière sans donner de montants exacts. Certaines ne spécifient donc pas qu'elles ne veulent pas de rapports sexuels mais optent pour des stratégies de contournement. Elles laissent supposer au client qu'il y aura une possibilité d'avoir un rapport sexuel, sans la rendre effective. Par exemple, Cléa explique qu'elle utilise le flou de la relation pour donner l'espoir aux clients qu'ils pourront se voir en réalité, tout en sachant très bien qu'elle ne compte pas les voir. Cet exemple ne représente pas la majorité des témoignages, mais plusieurs expliquent tout de même ne pas avoir des rapports sexuels avec tous les clients ou à tous les rendez-vous, notamment via ces stratégies de contournement que l'ambiguïté de la relation permet.

Cependant, c'est aussi dans ce contexte que plusieurs expliquent devoir faire face à des clients qui essaient de faire en sorte que la relation puisse aller plus loin sexuellement alors qu'elles ne voulaient pas, ou n'avoir pas reçu l'argent auquel elles s'attendaient.

Par exemple, Mayssa raconte effectuer certains rendez-vous sans gagner d'argent.

Mayssa : *« En général, j'attends toujours au moins 3 ou 4 rendez-vous pour pouvoir commencer à demander de l'argent. Parce que, comme je disais genre, ils apprécient beaucoup cette image d'une personne qui n'est pas du tout après l'argent ou quoi. Ils ont vraiment l'impression de juste sortir avec quelqu'un. En fait ce que j'entends souvent c'est qu'ils disent « moi ça me dérange pas d'aider », dans le sens où ils pensent vraiment que c'est une relation normale mais euh ... qu'on a juste besoin d'aide quoi . »*

L'irrégularité et l'instabilité de l'argent reçu est caractéristique de ces relations de *sugar dating*. L'argent et le sexe font partie de la relation mais sont présentés comme faisant partie de celle-ci de la même manière que dans une relation hétérosexuelle aux rôles normés (l'homme se doit de contribuer financièrement et de payer des cadeaux, et la femme se doit d'être disponible sexuellement). Cette absence de limites ou de contractualisation permet donc également d'inscrire la relation dans le spectre plus large des relations intimes hétérosexuelles.

DES RAPPORTS D'ÂGE ET DE GENRE HÉTÉRONORMÉS

Comme mentionné, le point commun entre toutes les femmes rencontrées qui ont une expérience de *sugar dating* est le fait qu'elles sont toutes jeunes et que les hommes rencontrés sont tous plus âgés. Loin d'une coïncidence, l'écart

d'âge semble être recherché par les hommes qu'elles rencontrent. Il suffit de s'intéresser aux termes « sugar baby » et « sugar daddy » pour se rendre compte que l'écart d'âge est une des composantes principales des relations de *sugar*

dating. Dès lors, la préférence des clients pour la rencontre avec des étudiantes semble être une façade de leur préférence pour les jeunes filles/les femmes plus jeunes.

Moi : « *Est-ce que t'as l'impression qu'il y a des trucs qui les attireraient plus, des critères ou... ?* » // Lucie : « *Plus t'es jeune, mieux c'est.* »

Adelina : [à propos d'un appel vidéo avec un client] « *Ouais, du coup avec lui, j'avais mis un short avec juste un top avec des petites fleurs. Et je savais qu'il aimerait ça, parce que la plupart des hommes aiment bien le fait que euh... je sois jeune. La plupart sont juste intéressés par le fait que je sois vraiment jeune, au final. Donc si j'avais des tenues qui faisaient un peu enfantin, la plupart allaient vraiment aimer.* »

Plusieurs témoignent recevoir sur les plateformes des demandes parfois étranges, choquantes, voire violentes¹⁶ ; certaines s'apparentant à de la pédophilie. C'est également ce que nous avons pu observer en se créant un compte

sur ces plateformes. La recherche du corps jeune, souvent féminin, par des hommes plus âgés s'inscrit dans un spectre de fantasmes et pratiques sexuelles large, qui va de l'attraction régulée (et légale) pour les personnes jeunes au passage à l'acte pédophile.

Adelina : « *En vrai, je comprends maintenant pourquoi il y a ce métier qui existe, que ce soit les prostituées ou autre. Je me dis, s'il y a des hommes dérangés qui peuvent assouvir leurs envies bizarres sans passer à l'acte. Par exemple, ici, avec des petites filles.* »

Par ailleurs, **cette différence d'âge recherchée par les clients se situe au cœur d'un rapport de genre, structuré par le désir hétérosexuel d'une féminité passive et innocente, mais également disponible sexuellement.** Florian Vörös (2015), lors de ses recherches sur le rapport des hommes à la pornographie, a notamment mis en avant l'« hétéromasculinité pornographique ». Il constate que la dynamique recher-

chée par les spectateurs hétérosexuels repose « sur le plaisir de ressentir une féminité douce, soumise et disponible » (Vörös, 2015, p. 422). En effet, dans nos entretiens, lorsque les femmes interrogées décrivent la manière dont elles doivent être avec les clients, plusieurs mots reviennent : être « innocente », « naïve », « gentille », « conciliante », « reconnaissante », « impressionnée par eux », « mignonne », « être d'accord avec tout ce qu'il dit ».

Mayssa : « *Mais il faut savoir un peu jouer euh... la personne qu'ils veulent avoir en face d'eux. Parfois il m'arrive d'avoir l'air un peu naïve et tout. Parce qu'ils aiment se sentir comme des hommes plus intelligents. Ce que je trouve un peu ridicule. Mais euh... Ouais comme je disais... Ne pas avoir l'air trop inapprochable. Tu vois... si directement t'as l'air d'être une escorte bah je dirais que ça les repousse un peu. [...] Genre, de vraiment montrer qu'on a besoin d'eux, parce que j'ai l'impression qu'ils aiment bien se sentir euh... que quelqu'un a besoin d'eux quoi.* »

Asma : « *Il faut être d'accord avec tout ce qu'ils disent. Enfin, même si c'est pas forcément ce que tu penses. Il faut leur faire comprendre aussi que c'est des gens qui sont intelligents, qui sont... qui ont réussi, etc. Donc qu'en général euh... [Prends une voix plus aiguë] « Ah ! Oh wow ! C'est pour ça que j'aime les hommes plus âgés. C'est vraiment... » Voilà quoi. Pour un peu jouer euh... une personne un peu bête.* »

En plus de la « girlfriend experience », un fantasme qui, comme dit plus haut, semble être recherché par les clients, il y a également une envie d'être avec la « girl next door » (qui pourrait être ta voisine), celle qui est authentique, familière, innocente (Basseur & Finez, 2019). Les clients semblent donc rechercher une féminité subordonnée, sexualisée, qui conforte leur égo, qui ne prend pas trop de place, etc. La relation de *sugar dating* peut alors être comprise comme un moyen pour les clients d'affirmer ou exprimer leur masculinité : se sentir comme des « vrais hommes » dominants, importants, actifs sexuellement, qui aident (financièrement) une femme et

¹⁶ Les demandes reçues peuvent être, par exemple, des fantasmes de viol, de pédophilie, scatophile, sadomasochistes, d'inceste, etc.

qui sont désirés par celle-ci. Cela implique, pour elles, un travail de mise en scène qui consiste à « *jouer la personne qu'ils veulent*

avoir en face d'eux », un travail où il faut également composer avec des demandes parfois choquantes, voire violentes.

RECONNAÎTRE LE SUGAR DATING COMME UN TRAVAIL SEXUEL, ÉMOTIONNEL ET RELATIONNEL

Souvent enfermée dans un tabou ou abordée sous le prisme de la moralité, la prostitution a rencontré de nombreuses difficultés à être reconnue en tant que travail. La coexistence de l'argent et de l'intimité s'est structurée comme un impensé qui empêche de considérer le travail du sexe comme un « vrai » travail. Comme l'explique Lilian Mathieu (2015), « envisager à son tour la prostitution comme un travail permet d'en faire un phénomène véritablement social en même temps que de reconnaître les savoirs et savoir-faire qu'impose sa pratique, et de rompre avec toutes les conceptions naturalisantes de la sexualité

– et spécialement de celles des femmes » (Mathieu, 2015, p.69). C'est dans ce contexte qu'il est également important d'analyser le *sugar dating* sous l'angle du travail – même lorsque les personnes concernées ne le définissent pas toutes comme tel – car **il implique des formes de rémunération mais aussi (et surtout) des savoir-faire, des compétences et des techniques spécifiques**. Placer l'activité sous la loupe de la sociologie du travail permet par ailleurs d'interroger, dans un second temps, les bonnes conditions et protections qu'il est possible de favoriser.

Plusieurs recherches¹⁷ ont servi à mettre en avant le fait que la prostitution ne pouvait pas se résumer à un acte sexuel impersonnel (dénuee d'une dimension affective) où les TdS seraient des personnes interchangeable (Brasseur & Finez, 2020). Ces recherches ont montré que les TdS construisent parfois des relations durables et privilégiées avec leurs clients, échangent longuement avec eux, construisent une forme de proximité, etc. L'euphémisation propre au *sugar dating* rend l'exercice inverse plus difficile, c'est-à-dire de pouvoir mettre en avant les rapports sexuels présents dans ces relations, et ce qu'ils impliquent¹⁸. Pourtant, la pratique du *sugar dating* comprend, pour la majorité des femmes concernées, un travail du sexe. Celui-ci prend la forme de relations sexuelles effectives, mais aussi de devoir composer

avec les fantasmes des clients, les accueillir, les écouter et les favoriser, simuler le plaisir, etc. Par exemple, Asma raconte se sentir « déshumanisée » en rendez-vous (et en ligne), car constamment sexualisée et fétichisée, particulièrement par les hommes qui « veulent essayer avec une femme noire »¹⁹. Cette réification est prise en compte comme faisant partie du travail, et pour y faire face Asma explique incarner un rôle « qui n'est pas elle ». Cela lui permet de mettre en scène ce qui est attendu par le client, tout en gardant une certaine distance. Elle explique la fatigue qui vient avec ce travail de mise en scène²⁰, et la difficulté à avoir des rapports sexuels avec des hommes qui (très souvent) la dégoutent.

La mise en scène d'une relation intime exige également un travail

17 Notamment : Bernstein, 2007 ; Lieber, Dahinden & Hertz, 2010 ; Rubio, 2021 ; Lennes, 2023 ; Bigot, 2009.

18 La difficulté à parler concrètement « de sexe » a pu être constatée lors de certains entretiens.

19 Sur les « fantasmes racialisés », il y a notamment l'article de Fassin & Trachman (2013) ; et sur la fétichisation ou l'exotisation raciale dans la vie affective et sexuelle, il y a Trawalé (2025).

20 Sur le travail de « mise en scène » et de « performance d'un rôle » par les TdS, voir notamment : Wood, 2000 ; Sanders, 2005.

émotionnel spécifique (Bernstein, 2007 ; Rubio, 2020). Cette notion, mise en avant par Arlie Hochschild (2003), désigne l'effort par lequel on essaye de performer ou masquer certaines émotions, pour que celles-ci puissent correspondre aux attentes du client.

Lune : *« Je me prépare psychologiquement à ne pas être moi-même pendant 4 heures. Et à laisser un peu ma vie de côté, les problèmes de côté. [...] ça, vraiment, c'est trop chiant, parce que tu dois faire semblant d'être pleinement sereine et disponible et tout. [...] Et c'est un peu épuisant moralement parce que, genre, je suis de plus en plus moi-même avec les clients, mais je suis quand même pas 100% moi-même. Je fais quand même un peu la meuf... la meuf gentille, la meuf conciliante. Je dis oui à toutes les activités touristiques qu'ils proposent, même quand c'est pas mon délire. Tu sais, mine de rien, partir genre 4 jours avec quelqu'un avec qui tu n'as aucun atome crochu, avec qui tu n'as rien en commun, parce que souvent on a aucune passion en commun. C'est qu'eux qui parlent d'eux en général, qui te racontent toute leur life. Tu sais,*

à la longue, c'est fatigant. Et faire semblant d'être toujours contente, toujours énergique, alors qu'en fait, j'ai envie de faire la sieste et tout. C'est plus éprouvant que de devoir coucher avec eux une fois le soir. »

Il s'agit d'évoquer certaines émotions ou certains sentiments – être contente, énergique, à l'écoute, etc. – ainsi qu'en supprimer d'autres – ne pas être dégoûtée, triste, etc. Ce travail émotionnel permet de donner l'illusion qu'une « réelle connexion » se construit, pour que la relation puisse être envisagée comme authentique. Il est d'autant plus nécessaire lorsque la relation doit être « déssexualisée » : ce n'est pas que du sexe, ce sont aussi des discussions, des bons moments passés ensemble, etc. Il permet donc, comme cela a été décrit plus haut, d'ancrer la relation dans le champ des affects, des sentiments et de l'intime. Plusieurs d'entre elles expliquent alors le rôle de soutien émotionnel qu'elles sont souvent amenées à prendre.

Mayssa : *« Mais en général, ils me parlent beaucoup de leur vie, de leur famille, enfin, de leurs frustrations, de leur vie et tout. »*

Cléa : *« Ils sont en mode « j'ai envie d'en apprendre sur toi », mais à la fin, tu me parles de ton divorce, etc. Très vite, ils peuvent commencer à parler d'eux et de leurs problèmes comme si j'étais une psy alors que je suis pas du tout une psy. »*

Enfin, les relations qu'elles construisent reposent plus largement sur des compétences relationnelles qui relèvent de ce que Zelizer (2005) nomme le « travail relationnel ». Celui-ci englobe la création de liens privilégiés, leur entretien, leur redéfinition, leur distinction par rapport à d'autres types de relations, etc. Zelizer

(2005) montre que ce travail consiste à faire tenir ensemble deux sphères que les normes dominantes tendent à séparer : l'intime et le marchand. Leur activité implique ainsi de dissimuler qu'il s'agit d'un travail, en mettant en scène une relation « normale » où l'argent reste implicite, tout en s'assurant qu'il circule malgré tout. Comme le souligne Mathieu Trachman (2013), dans ses recherches sur les acteurs et actrices pornographiques, l'authenticité supposée d'une intimité est en somme le produit d'un travail de délimitation, et non la qualité d'une relation. ▶

3. RÉFLÉCHIR À UN ACCOMPAGNEMENT PSYCHO-MÉDICO-SOCIAL

Comme a pu le souligner un travailleur social lors de la recherch'action réalisée sur la thématique de la prostitution (Damhuis et Maisin, 2019) : « *On est un service social, mais il y a des escorts qui n'ont pas besoin d'un service social* ». En effet, il ne s'agit pas ici de dire que toutes les personnes que l'on a interrogées ont besoin d'un accompagnement psycho-médico-social. Il ne s'agit donc pas d'intervenir à tout prix, mais plutôt de visibiliser la question et la faire sortir des sujets souterrains, notamment dans le milieu étudiant, pour envisager la possibilité d'un accompagnement (s'il est souhaitable pour la personne) et penser comment il peut être pertinent et accessible. En parler peut, par exemple, permettre de montrer aux étudiantes (et étudiants) concernées que l'isolement qu'elles subissent n'est pas si absolu que ça.

Au vu de tout ce qui a été décrit, on peut se demander si les services sociaux destinés aux travailleurs et travailleuses du sexe sont adaptés aux besoins des femmes ayant une pratique de *sugar dating* (ou *d'escorting*). Rappelons que la plupart d'entre elles ne s'identifient ni au terme « prostituée » ni à celui de « travailleuse du sexe », et presque aucune ne connaissait l'existence d'asbl ou de services sociaux pour les TdS. D'autre part, nous pouvons également nous demander quel rôle pourraient jouer les services sociaux étudiants et les centres PMS présents sur les campus. Nous pensons qu'il serait pertinent d'envisager une collaboration permettant de croiser les expertises respectives.

La stigmatisation de la prostitution et plus généralement des pratiques de sexe tarifé, enferme celles-ci dans des tabous qui exposent les personnes concernées à davantage de risques psycho-médico-sociaux. Ces tabous empêchent d'aborder le sujet des prostitutions étudiantes, et rendent impossible les espaces où les TdS étudiantes pourraient parler de leur activité. La première étape, pour envisager un accompagnement psycho-médico-social, consiste donc sans doute à reconnaître l'existence d'étudiants et étudiantes ayant une pratique de sexe tarifé, et prendre en compte le fait que celles et ceux-ci sont confrontés à des réalités spécifiques, différentes à la fois de celles des autres étudiantes et étudiants et de celles des autres travailleurs et travailleuses du sexe.

Ces réalités spécifiques impliquent des risques. Par exemple, en travaillant en ligne, le risque de harcèlement doit être pris en compte. En effet, plusieurs d'entre elles ont été confrontées à des menaces. Cependant, elles ont généralement réussi à retourner la situation en utilisant les informations qu'elles détenaient sur leurs clients. C'est également parce qu'une partie du travail s'effectue en ligne, que celui-ci peut être vécu comme étant présent en permanence : il n'est pas soumis à certains horaires, les heures effectuées ne sont pas comptées, elles peuvent a priori être contactées à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit. De plus, pour certaines, il implique de maintenir des discussions et appels réguliers. Comme expliqué, elles doivent aussi faire face à des demandes choquantes ou violentes, à des messages où elles sont fétichisées, à des sollicitations à caractère pédophile ou encore à des fantasmes de viol. Bien que d'autres TdS font également de telles expériences, les étudiantes rencontrées doivent y faire face seules, sans pouvoir parler à quelqu'un de ce qu'elles vivent et de ce à quoi elles sont confrontées. Cela peut affecter leur santé men-

tale. Il faut cependant distinguer ce risque pour la santé mentale de la lecture psychologisante de la prostitution (une thèse particulièrement mobilisée dans les discours abolitionnistes), qui tend à considérer qu'un traumatisme serait inhérent à l'activité prostitutionnelle. Cela conduit à penser que le choix de s'y engager découlerait forcément d'un mal-être préalable, intrinsèque, ce qui empêche de comprendre ce mal-être éventuel comme socialement fondé, directement lié aux pratiques prostitutionnelles (et notamment lié aux questions de stigmatisation) (Maes, 2020). En cela, devoir expliquer et justifier des pratiques de sexe tarifé, notamment auprès de professionnels et professionnelles peu formés à la question, peut renforcer le mal-être plutôt que le soulager et l'accompagner.

Sur le plan médical, le *sugar dating* n'implique pas nécessairement une exposition plus élevée aux IST que d'autres étudiantes ayant des rapports sexuels plus ou moins réguliers avec des partenaires multiples²¹. Il faut donc faire attention

aux présupposés, notamment liés au stigmate de la « putain vénérienne » (Maes, 2020), et plutôt prêter attention aux conditions dans lesquelles la pratique s'exerce. Par exemple, Asma explique qu'elle évite les clients réguliers, car lorsque la relation se développe, plusieurs demandent des rapports sans préservatif. Cependant, l'euphémisation autour du travail du sexe peut rendre plus difficile la discussion autour des IST.

Comme expliqué, les relations avec les clients sont souvent floues, sans limites claires, sans encadrement et sans contrat, ce qui peut ouvrir la porte à des négociations : certains clients tentent de payer moins ou cherchent à obtenir un rapport sexuel alors que celui-ci n'était pas « prévu ». Ce flou, cette absence de cadre et de contractualisation a tendance à renforcer la précarité parce qu'elle suppose des revenus instables et peu fiables d'autant plus sans droits du travail ou protection.

La question de la protection des données n'a pas été évoquée comme une crainte majeure par les personnes interrogées, mais elle demeure pertinente car une partie de l'activité s'effectue via internet. Le fait que l'identité pourrait être divulguée ou que certaines photos pourraient être diffusées expose au risque d'« outing », c'est-à-dire aux conséquences (sociales et institutionnelles) du « stigmate de la putain ».

L'isolement empêche aussi tout échange entre pairs, partages de repères ou de balises. Renaud Maes (2020) parle notamment d'une « dépendance accrue aux clients » car les « codes » de l'activité prostitutionnelle (tarifs, mesures de protection par rapport aux IST, etc.) ne sont plus transmis par les pairs mais par les clients eux-mêmes.

En tant qu'étudiantes, elles sont aussi exposées à un risque accru d'échec ou d'abandon des études, comme tout étudiante cumulant un ou plusieurs emplois. En effet, de nombreuses études témoignent du fait que le travail étudiant, d'autant plus s'il est cumulé, allonge le parcours aux études qui, ces dernières années, est restreint par l'obligation d'acquérir des crédits, sous peine d'exclusion.

Cette exposition à différents risques – liés à l'isolement, au harcèlement, au stress financier, au manque de protection notamment sociale, etc. – produit des situations qui ne sont pas (ou peu) prises en compte par les établissements d'études supérieures, leurs services sociaux, et l'action publique. ▶

21 D'autant plus que, d'après un rapport des Nations Unies (2024) l'usage du préservatif est, de manière générale, en forte baisse parmi les jeunes : voir <https://iris.who.int/handle/10665/378547>

CONCLUSION

La sexualité transactionnelle peut être comprise comme une contrainte et une ressource. Une contrainte car le recours à celle-ci s'inscrit dans un contexte de précarité (étudiante) et d'accès inégal à l'emploi. Une ressource car elle apparaît comme un moyen de rétribution, qui permet de payer de quoi vivre. C'est une contrainte au sein de laquelle les personnes ont une capacité d'agir, une liberté quant au rythme de travail, le choix des clients, etc. C'est aussi une ressource qui comprend certains risques car le sexe tarifé reste stigmatisé et les conditions de l'échange ne sont pas toujours explicites.

Documenter le *sugar dating* permet de mettre en avant comment les conceptions qui réduisent la prostitution à une opposition entre oppression ou émancipation, entre une activité non consentie ou un choix libre, occultent la complexité du travail du sexe et empêchent de le reconnaître en tant que travail. La pratique est particulièrement exemplaire du caractère flou des frontières qui définissent ce qui relève du « travail du sexe » ou de la « prostitution », ainsi que ce que l'on considère comme étant des transactions intimes légitimes ou illégitimes.

Parce que directement corrélé aux questions de précarité, de précarité étudiante mais aussi de précarité des jeunes femmes, et parce qu'il faut reconnaître les spécificités des échanges économique-sexuels propres au *sugar dating* ainsi que les risques qui y sont liés, cette activité est un sujet qui devrait être visibilisé, et qui mériterait d'être davantage investi par l'action publique en général, les établissements académiques et leurs services sociaux en particulier. Il conviendrait, à cet égard, de reconnaître la complexité du *sugar dating* sans renoncer à s'en saisir pour participer à combattre la stigmatisation et la mise au silence des personnes concernées. ▶

BIBLIOGRAPHIE

Armstrong, L. and Fraser, C. (2020), "The disclosure dilemma: stigma and talking about sex work in the decriminalized context", in Armstrong, L. and Abel, G. (eds), *Sex work and the New Zealand model*, Bristol, Bristol University Press, pp.177-198.

Bergström, M. (2020) « Ce que le numérique fait à l'économie du sexe », *Revue Française de Socio-Économie*, 25(2), pp. 155-160. Disponible sur: <https://doi.org/10.3917/rfse.025.0155>

Bernstein, E. (2007) « Sex Work for the Middle Classes », *Sexualities*, 10(4), pp. 473-488. <https://doi.org/10.1177/1363460707080984>

Bigot, S. (2009) « La prostitution sur Internet : Entre marchandisation de la sexualité et contractualisation de relations affectives », *Genre, sexualité & société*, (2). <https://doi.org/10.4000/gss.1139>

Brasseur, P. et Finez, J. (2020) « Performing Amateurism: A Study of Camgirls' Work », in S. Naulin et A. Jourdain (éd.) *The Social Meaning of Extra Money: Capitalism and the Commodification of Domestic and Leisure Activities*. Cham: Springer International Publishing, pp. 211-237 https://doi.org/10.1007/978-3-030-18297-7_8

Brasseur, P., & Finez, J. (2020). « Les économies de la sexualité ». *Revue Française de Socio-Économie*, 25(2), pp. 15-28. <https://doi.org/10.3917/rfse.025.0015>

Cheikh, M. (2020) *Les Filles Qui Sortent : Jeunesse, Prostitution et Sexualité Au Maroc*. 1re éd. Namur : Éditions de l'Université de Bruxelles.

Clouet, E. (2008) *La prostitution étudiante à l'heure des nouvelles technologies de communication : distinction, ambition et ruptures : Essais - documents*. Max Milo.

Comte, J. (2010), « Stigmatisation du travail du sexe et identité des travailleurs et travailleuses du sexe », *Déviance et Société*, n°3 Vol. 34, pp.425-446.

Daly, S. (2017) *Sugar Babies and Sugar Daddies: An Exploration of Sugar dating on Canadian Campuses*. Master of Arts. Carleton University. <https://doi.org/10.22215/etd/2017-11961>

Damhuis, L. et Maisin, C. (2019), « Un accompagnement comme un autre ? Travail social et prostitution », *Les Cahiers de la recherche action*, n°8, Bruxelles, FdSS.

Damhuis, L. et Charlotte, C. (2025), « L'aller vers en terrain de cyberprostitution », *Les Cahiers de la recherche action*, n°17, Bruxelles, FdSS.

Dequiré, A.-F. (2011). « Les étudiants et la prostitution : Entre fantasmes et réalité », *Pensée plurielle*, 27(2), pp. 141-150. <https://doi.org/10.3917/pp.027.0141>

Fassin, É., & Trachman, M. (2013). « Voiler les beurettes pour les dévoiler : Les doubles jeux d'un fantasme pornographique blanc », *Modern & Contemporary France*, 21(2), pp. 199-217. <https://doi.org/10.1080/09639489.2013.776736>

Girès, J. (2024) « Inégalités sociales de réussite à l'Université. La performance académique au prisme des conditions de vie étudiante », *Brussels Studies. La revue scientifique pour les recherches sur Bruxelles / Het wetenschappelijk tijdschrift voor onderzoek over Brussel / The Journal of Research on Brussels* [Preprint]. <https://doi.org/10.4000/12aez>

Gunnarsson, L., & Strid, S. (2023), "Varieties of Sugar dating in Sweden: Content, Compensation, Motivations", *Social Problems*, 70(4), pp. 1044-1062. <https://doi.org/10.1093/socpro/spab063>

Hochschild, A. R. (2003), « Travail émotionnel, règles de sentiments et structure sociale », *Travailler*, 9(1), pp. 19-49. <https://doi.org/10.3917/trav.009.0019>

Hoxhaj, E. (2023). *Accrochez-vous – Rapport de l'enquête « priorités étudiantes »*. Fédération des Étudiants-es Francophones ASBL.

Lavoie Mongrain, C. (2024), "Avoiding the transactional "feel" while getting paid: Affect and relational work in sugar dating", *Canadian review of sociology*. [En ligne] <https://doi.org/10.1111/cars.12486>

Lennes, K. (2022) « L'ethnographe, l'escort et le client. Produire et exploiter les ambiguïtés sur une plateforme digitale d'escorting masculin », *Socio-anthropologie*, 46, pp. 29-43.

Lennes, K. (2023) *La valeur des relations. Arrangements intimes entre travailleurs du sexe et clients dans le contexte de l'escorting masculin sur Internet (Paris, France)*. Université Libre de Bruxelles. Université Paris Cité.

Lévy, F., & Lieber, G. (2010). « Le faire" sans "en être", le dilemme identitaire des prostituées chinoises à Paris ». In *Cachez ce travail que je ne saurais voir: Ethnographies du travail du sexe*. <https://hal.science/hal-04408601>

Lieber, M., Dahinden, J. et Hertz, E. (2010) *Cachez ce travail que je ne saurais voir*. Antipodes.

Maes, R. (2017) « L'impalpable sugar baby », *La Revue Nouvelle*, 8(8), pp. 2-6. <https://doi.org/10.3917/rn.178.0002>

Maes, R. (2020). « Prostitution et intervention sociale ». *La Revue Nouvelle*, 7(7), pp. 60-68. <https://doi.org/10.3917/rn.207.0060>

Mathieu, L. (2015) *Sociologie de la prostitution*. La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.mathi.2015.01>

Mears, A. (2023) *Very Important People. Argent, gloire et beauté : enquête au cœur de la jet-set*. La Découverte. Disponible sur : <https://doi.org/10.3917/dec.mears.2023.01>

Rubio, V. (2020) « Les clients d'escortboys : les ambivalences d'une économie de la prostitution en ligne », *Revue Française de Socio-Économie*, 25(2), pp. 65-82. <https://doi.org/10.3917/rfse.025.0065>

Rubio, V. (2021) « Authenticité, simulacre et confiance. La prostitution à l'ère numérique », *Hermès, La Revue*, 88(2), pp. 207-211.

Sanders, T. (2005). « It's Just Acting' : Sex Workers' Strategies for Capitalizing on Sexuality ». *Gender, Work & Organization*, 12(4), pp. 319-342. <https://doi.org/10.1111/j.1468-0432.2005.00276.x>

Tabet, P. (2004) *La grande arnaque. Sexualité des femmes et échange économico-sexuel*. L'Harmattan (Bibliothèque du féminisme).

Trawalé, D. (2025). « La discrimination raciale dans la vie affective et sexuelle ». In *La sexualité qui vient* (Numéro 6, pp. 267-269). La Découverte. <https://doi.org/10.3917/dec.bergs.2025.01.0267>

- # 6 **L'aide alimentaire à Bruxelles 2016**
- hors série **Mettre de l'énergie dans le social – le métier d'accompagnateur énergie 2015**
- # 5 **Les réalités de l'utilisateur 2015**
- # 4 **Connaissance du secteur et orientation dans les services associatifs existants 2015**
- # 3 **Construction du lien et temporalités de la relation d'aide 2015**
- # 2 **Les représentations du métier d'assistant social 2015**
- # 1 **Les enjeux de l'accueil 2015**
- hors série **Les marches des communs et des réparations de 2017 – Petit détour d'expérience 2017**

Une publication de la Fédération des Services Sociaux (FdSS),
49 rue Gheude - 1070 Bruxelles

Editrice responsable : Céline Nieuwenhuys

Tous droits réservés • Dépôt légal mars 2026



The collage features several overlapping budgeting documents:

- Top Left:** A table with columns for 'Dépenses fixes' and 'Dépenses variables', showing a total of 0 € for fixed expenses.
- Top Center:** A list of expense categories including 'Retrait Espèces', 'Billet trains/avion', 'Cadeaux', 'Bars / Soirées', 'Frais Voitures (Essences, péage)', 'Santé / Pharmacie', 'Divers', 'Vetement/ Chaussures', 'Vacances', and 'Autres'.
- Top Right:** A summary section with 'Salaires net', 'Total recettes', and 'Ce qu'il me reste'.
- Center:** A 'Budget' overview showing 'Dépenses d'argent' at 1 500,00 €, 'Dépenses' at 1 500,00 €, and 'Excédent/déficit' at 69 €. It also includes 'Dépenses d'argent mensuelles' and 'Dépenses mensuelles' tables.
- Right Side:** A vertical bar chart showing budget allocations for 'Votre logement*', 'Votre alimentation', 'Votre épargne', ' Vos loisirs et sorties (sport, culture, soirées entre amis...)', ' Vos dépenses liées à vos études (fournitures, livres, logiciels, etc.)', and ' Vos vacances/week-ends'.
- Bottom Left:** A table for 'Dépenses variables' with columns for 'Montant (Dépenses)' and 'Montant (Reb)'.
- Bottom Center:** A 'Recevez' table with columns for 'Désignation', 'Montant', and 'Total', showing a total of 1 050 €.
- Bottom Right:** A detailed 'Dépenses' table with columns for 'Postes', 'Montant', 'Dépenses programmées', 'Dépenses réelles', and 'Astuces pour dépenses', listing items like 'Loyer', 'Electricité', 'Gaz', 'Téléphone', etc.

Avec le soutien financier du SPW Action Sociale

